

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Internat et volonté : entretien avec un
moins de vingt ans

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 53-58

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Entretien avec un Moins de vingt Ans

INTERNAT ET VOLONTE

S. T. Ia Hae q. 50. a. 1 et 3.

A peine avais-je achevé l'appel d'accueil : Entrez ! que mon ami Jean fit irruption dans ma chambre, la figure retournée, et s'affala dans un fauteuil dont le velours râpé lui était devenu familier.

— Qu'y a-t-il donc ? Est-ce la guerre ? un tremblement de terre ? la conférence du désarmement aurait-elle abouti ?

— Ne plaisantez pas, c'est trop affreux.

— Et quoi donc ?

— Vous vous souvenez d'Olivier. Voici deux ans qu'il nous a quittés pour l'Université de ... Pieux, soumis, exact, intelligent, nous le considérons comme un autre saint Louis de Gonzague. Or, je viens d'apprendre, trop sûrement, hélas, qu'il est devenu... comment vous dire ? pardonnez-moi si je me sers du mot dont on vient de se servir ..., « une jolie petite crapule »...

— Olivier ? le pauvre enfant !

— Oui, Olivier. On nous l'a maintes fois proposé comme modèle ! je l'admirais ; je lui ai voué dans mon cœur une affection enthousiaste et secrète ; il était, sans l'avoir su jamais, mon guide et mon soutien ; quand j'étais découragé, tenté, je le regardais ; ce regard m'était un puissant réconfort. Je me disais : Je veux être comme lui... Et maintenant...

Ah, si j'allais devenir comme lui ! Voilà justement ce qui me bouleverse : de penser que je pourrais devenir comme lui. Car, ici, Olivier était tellement meilleur que je ne le suis.

Tenez, il y a quinze jours M. l'aumônier nous parlait des bonnes habitudes que nous pouvons et devons prendre à l'internat, de leur pouvoir, de leur influence sur notre avenir : « Si vous avez contracté chez nous, s'écriait-il, de solides habitudes morales, j'ose garantir que vous demeurerez d'honnêtes hommes et des chrétiens exemplaires dans le monde. » A ce passage, c'est le nom d'Olivier qui m'est revenu en mémoire. En avait-il contracté lui, dans cette maison, de bonnes habitudes ! Et puis, après deux ans, voilà, c'est ... « une jolie crapule ».

Alors, ce que disait M. l'aumônier, est-ce vrai ? Je ne comprends pas ; je ne vois plus. Expliquez-moi.

— Les habitudes ? Il en est de deux sortes, mon ami. Il est des habitudes que nous appelons actives et qui sont prises sous le commandement et la direction de la volonté ; je m'entraîne à me lever tôt et régulièrement le matin ; je m'entraîne à travailler ; je m'entraîne à dominer mes sens et mon imagination.

— Mais, ici, on nous fait lever tôt, on nous impose des études à heures fixes, on nous oblige de veiller sur nos paroles, sur nos actes. Olivier a pratiqué tout cela.

— Ne vous impatientez pas. Suivez sans trop interrompre la brève leçon qui vous est nécessaire. Il est donc des habitudes actives ; il est aussi des habitudes passives, et j'entends celles que l'on prend et que l'on conserve sous l'influence d'une volonté extérieure, d'un milieu, ou simplement de nos passions. Notre volonté les subit au lieu de les commander.

Olivier, je le crains, était pur parce que le milieu était pur ; il travaillait parce que le milieu était travailleur ; il se levait tôt parce que le surveillant agitait tôt sa clochette. Ses bonnes habitudes étaient plus passives qu'actives.

— Il y mettait, je vous assure, sa bonne volonté.

— Vous entendez qu'il s'y pliait sans résistance. Il se soumettait au règlement, mais sans agir intérieurement ; il se laissait faire avec un sourire ; les autres, supérieurs et

camarades, commandaient ses attitudes et dirigeaient ses actes sans que sa volonté eut, à l'intérieur, pris autrement position qu'en acceptant passivement ce qui lui était imposé : une argile qui subit la forme qu'impriment en elle les doigts du modelleur.

— Mais, à l'internat, ne sommes-nous pas tous commandés et dirigés par autrui ? des argiles subissant le modelage... ?, cette comparaison, on nous l'a même servie quelquefois ...

— Vous devez avoir, il est vrai, la plasticité de l'argile ; mais vous devez être une argile vivante, animée d'une âme qui comprend, qui veut. Qui comprend quelle beauté, quelle perfection elle peut acquérir en s'offrant à l'artiste ; qui, par le vouloir collabore avec lui, qui, ne se contentant pas de consentir, désire et demande qu'on la presse, qu'on la batte, qu'on la triture. Les habitudes ne sont actives que si la volonté les commande expressément.

— Comment les commanderait-elle en notre internat où l'on ne nous parle que d'obéir ?

— Vos supérieurs ne sauraient commander qu'à votre extérieur. Mais votre imagination, votre mémoire ? Mais votre cœur, vos nerfs, vos muscles, vos viscères ?

— Oh, je suis bien sûr que mon ami fut très pur de cœur et de corps, le temps qu'il était ici.

— Je n'en doute pas, mais subissez, je vous prie, pour que vous soyez ensuite plus actif, deux minutes encore d'explication. Le corps ni les facultés sensibles, sens, mémoire, imagination, émotions, ne prennent des habitudes proprement actives ; ils contractent plutôt des habitudes passives, des accoutumances. Les doigts du pianiste ont été accoutumés à frapper les touches avec prestesse et sûreté par la volonté de l'élève ou celle de son professeur ; le corps est accoutumé à se lever tôt par la volonté de son possesseur ou par celle du surveillant ; les yeux s'accoutument à se détourner, le cœur à se défendre, l'imagination à se surveiller par la volonté du sujet ou sous l'influence d'un milieu pur. Que l'influence du milieu garde la prépondérance et l'emporte de beaucoup sur le commandement de la volonté, le milieu changeant, l'accoutumance première se disloque et s'effondre ; une nouvelle accoutumance se forme sous l'influence d'un nouveau milieu, auquel

s'adaptent lentement, insensiblement, avec quelques sursauts peut-être, le corps, les imaginations, les émotions et les actes. La volonté, demeurée trop passive à l'égard du premier milieu, continue à demeurer passive à l'égard du second. Voilà, je le crains, pourquoi notre cher Olivier n'est plus, si je vous en crois, ce qu'il était chez nous.

— L'argile s'est désagrégée ...

— L'argile passive, oui. Mais supposez notre argile animée, raisonnable et volontaire. Elle veut garder la figure que façonna la main de l'artiste ; elle retient ses éléments ; elle résiste à la désagrégation ; elle se durcit. Les habitudes voulues se durcissent, elles aussi, à lutter contre un milieu hostile.

La racine de l'habitude, j'entends de l'habitude active, plonge dans la volonté. C'est bien la volonté qui s'habitue à vouloir le lever fixe et matinal ; elle y habitue son corps. C'est la volonté qui s'habitue à l'attention, à la concentration de l'esprit, au travail intense et régulier ; elle y habitue l'intelligence, la mémoire, l'imagination, les sens, les attitudes et la tenue. C'est la volonté qui décide en faveur de la pureté, en prend l'habitude, impose cette habitude aux nerfs, aux yeux, aux oreilles, au toucher, au cœur, aux rêves. Les habitudes dont parlait M. l'aumônier, qui garantiront votre pureté future et votre salut, sont celles qui sont contractées premièrement, essentiellement, dans la volonté, et qui vont de la volonté aux sens et aux actes.

— Hélas, toute notre vie d'internes ne concourt-elle pas à créer des habitudes qui viennent du dehors ? L'internat serait-il un mal ?

— C'est un bien, même considéré au point de vue spécial qui nous occupe des habitudes morales et de la formation du caractère. Quand vous nous venez, vers dix ans ou peu après, votre volonté n'est pas suffisamment forte pour prendre le gouvernement de votre vie ; cependant vous vivez, et, vivant, vous contractez des habitudes, vous vous adaptez à certaines formes de vie. Il n'est pas indifférent que ces formes de vie soient de vous lever de bonne heure plutôt que de « traîner » au lit, de travailler à des heures fixes dans le silence et l'attention plutôt qu'au gré du caprice, de fréquenter des camarades de moralité sûre plutôt qu'une jeunesse suspecte d'avoir été déjà touchée par le vice. Ces

habitudes sont celles sur lesquelles votre volonté, pour peu qu'elle accepte les règles chrétiennes de la conduite, doit pouvoir s'appuyer, dès qu'elle est en mesure d'assumer la direction autonome de votre vie, habitudes de régularité, de travail, de piété, de pureté. C'est un grand bienfait de vous les avoir fait prendre auparavant. Ce sont des dons précieux que nous vous faisons ; oui, des dons, car vous ne sauriez acquérir ces qualités que fort difficilement, laissés à votre initiative et à votre persévérance. L'internat vous est un bien. Mais de quel bien l'homme n'abuse-t-il pas ?

— Voilà qui est plaisant ? Comment peut-on abuser de l'internat ?

— En abusant de la facilité qu'il vous offre d'être bons, en vous reposant sur le milieu pour vivre selon la sagesse au lieu de collaborer avec lui d'abord, puis de prendre en main la gouverne de votre conduite.

— Gouverner sa conduite ici ? sous la pression du règlement ? sous l'œil des surveillants ?

— Ici ! Pourquoi pas ? La clochette vous empêche-t-elle de vous lever parce que vous voulez vous lever à l'heure où elle sonne ? Le professeur vous empêche-t-il de travailler parce que vous voulez vous cultiver ? La louable tenue morale de votre milieu vous empêche-t-elle de vous renoncer, de tenir vos yeux, vos pensées et vos désirs en stricte discipline ?

— Mais je ne puis échapper à l'influence du milieu ?

— Où donc y pourriez-vous échapper ? L'ermite dans sa grotte et son bois en subit l'influence. Normalement, l'homme vit parmi ses semblables. Il doit apprendre à vouloir d'une volonté personnelle en dépit de la pression que l'ambiance sociale exerce sur lui. L'internat vous en facilite l'apprentissage ; il vous offre l'occasion de vouloir dans des conditions qui ménagent la faiblesse et l'inconstance de vos jeunes volontés.

Seulement le danger subsiste d'abuser de cette facilité, de vous reposer paresseusement sur le milieu. Vous y pouvez prendre des accoutumances plutôt que des habitudes. Vous vous jugez travailleurs et purs parce que les résultats extérieurs sont ceux de ces vertus ; mais ces résultats sont dus au milieu plutôt qu'à votre effort ; vos vertus sont donc illusoirs ; elles sont en vous, et non de vous ; il suffit

que le milieu change pour que les apparences disparaissent et que se révèle le vrai fond de l'âme : faiblesse et passivité.

— Alors, les mauvaises têtes, à l'internat, seraient plus résistantes au vice, dehors ?

— Quelle singulière conclusion ! Au fait, cela s'est vu ; certains élèves qui ont malaisément supporté les lois de la communauté ont fort bien su, une fois libérés, s'en imposer à eux-mêmes et les tenir ; ce ne sont néanmoins que des exceptions. Le règlement, dans une communauté, est nécessaire ; la communauté cependant n'est que fort subsidiairement constituée par le règlement. La règle ne fait pas le moine ; le moine est moine parce qu'il veut observer la règle et l'observe en effet. La volonté de chacun de se soumettre à l'ordre en vue d'atteindre le but pour lequel tous se sont assemblés et unis, voilà le fondement premier d'une communauté. Vous instruire et vous former, c'est le but que vous voulez obtenir ici ; vous y êtes tous venus pour cela. Vous voulez le but ; vous devez vouloir l'ordre sans lequel le but ne peut être obtenu. Conséquemment, étudiez parce que vous le voulez, suivez le règlement parce que vous le voulez, accoutumez votre chair et vos sens à la discipline de la pureté parce que vous le voulez. Entraînez votre volonté à vouloir en utilisant la commodité du milieu sans en abuser.

— En somme, pratiquer mon ascèse personnelle au travers de la vie commune ?

— Vous l'avez dit, en n'oubliant cependant pas qu'on ne se renonce qu'en vue d'un bien supérieur et que l'amour doit inspirer, élever et soutenir l'ascèse.

E. DEVAUD